

Hugo Blanco (1934-2023) : « Partout où il est passé, il a aidé ceux qui étaient tombés à se relever et ceux qui se taisaient à parler »

dimanche 2 juillet 2023, par [MEJIA Pepe](#) (Date de rédaction antérieure : 28 juin 2023).

Hugo Blanco Galdos, l'un des leaders historiques et une référence obligée dans l'histoire des mouvements paysans et indigènes d'Amérique latine, est décédé le dimanche 25 juin.

Sommaire

- [Contre les institutions \(...\)](#)
- [Les élections ne sont pas le](#)
- [Contre les positions réformist](#)
- [Conversations avec Arguedas](#)
- [Un ministre lui a envoyé \(...\)](#)
- [Sur les gouvernements progress](#)

Chez Hugo Blanco, nous retrouvons trois caractéristiques essentielles : le respect, l'affection et l'admiration, au-delà des sigles et des idéologies. Au cours de sa longue vie, il a connu la prison, l'exil, la déportation, l'enlèvement et la détention. Il n'était pas un père exemplaire, comme il l'a reconnu à maintes reprises, mais il a consacré toute sa vie à lutter pour un monde durable, écosocialiste, contre les exploiters et pour que la meilleure façon d'affronter le capitalisme soit de s'organiser.

Hugo Blanco, né à Cusco le 15 novembre 1934, était très conscient des principes de la culture indigène.

Le bien vivre. Le bonheur, disait Hugo, ne consiste pas à accumuler de l'argent ou des biens, ni à posséder des choses « modernes », mais à vivre en paix, sans « stress ».

Il s'oppose à l'individualisme qui gouverne le monde d'aujourd'hui. Il défendait la solidarité communautaire, le « moi collectif ». Les questions qui concernent la communauté ne sont pas résolues par un individu ou un groupe de personnes, mais par la communauté dans son ensemble. Pour Hugo, les accords se font par consensus, jamais à la majorité.

Pachamama [la « mère Terre »] est toujours présente dans son discours. La nature est un être vivant. Comme toutes ses composantes, y compris les collines et les rivières. « Nous ne sommes qu'une partie d'elle. Nous devons vivre en son sein, en harmonie avec ses autres composantes. Nous devons profondément l'aimer et la respecter. »

Il a fait sien le « commander en obéissant » lancé par les zapatistes. Lui qui avait été député et sénateur [début des années 1990] avait l'idée que le service public n'est pas d'être servi mais de servir.

Dans son parcours écosocialiste, l'organisateur des saisies de terres à La Convención et à Lares, préambule à la réforme agraire par le bas, considérait que la lutte fondamentale était la défense de la forêt contre les déprédations criminelles des entreprises transnationales, principalement dans le secteur des hydrocarbures.

Pour Hugo et les peuples indigènes, les autres agresseurs sont les entreprises forestières, l'exploitation minière et la construction de barrages hydroélectriques. Il a organisé et soutenu l'organisation populaire contre ces entreprises.

Pour ces peuples et communautés indigènes et paysannes, les extracteurs d'hydrocarbures empoisonnent l'eau des rivières, qui sont sacrées et constituent l'un des éléments fondamentaux de la vie en Amazonie. Ils fournissent non seulement de l'eau mais aussi du poisson, l'une des bases de l'alimentation des populations de la jungle.

Contre les institutions au service du capital

Le pouvoir exécutif et le parlement sont inconditionnellement au service des transnationales et ont émis plusieurs lois pour légaliser la déprédation et le pillage. Les forces de police et la marine sont également au service des prédateurs, nous a dit Hugo. Il a été très clair sur le fait que le problème du réchauffement climatique doit être résolu par l'humanité dans son ensemble et non par une poignée de potentats.

« C'est à la collectivité de décider si une mine ou une usine doit être ouverte ou non. Pour ce faire, il faut bien sûr en finir avec le capitalisme, remettre la production entre les mains de la société dans son ensemble, et ne pas la confier à un État vertical, comme ce fut le cas avec le système bureaucratique corrompu de l'Union soviétique, dont la putréfaction interne l'a fait s'écrouler. » [1]

Il y a plus de 15 ans, il abordait une question particulièrement pertinente aujourd'hui. C'est à la collectivité de décider des commodités « modernes » dont nous devons nous passer pour éviter l'extinction de l'espèce, et non aux entreprises ou au « marché » [2].

Adeptes invétérés des réalités d'autres pays, notamment en Europe, il fait remarquer ce qui suit : « Ces derniers temps, un courant écosocialiste émerge positivement au sein de la population urbaine. Malheureusement, le complexe de supériorité à l'égard des indigènes, semé par l'idéologie capitaliste dominante, empêche les camarades urbains de comprendre qu'ils adhèrent en fait à deux des principes moraux pour lesquels les peuples indigènes d'Amérique et probablement du monde entier se battent depuis plus de 500 ans dans leur lutte concrète contre la colonisation imposée, hiérarchique et prédatrice. C'est l'ennemi qui a compris l'importance du mouvement indigène. En 2000, la CIA déclarait : "L'Amérique latine doit faire face à une nouvelle menace : les mouvements de résistance indigènes." » [3]

Tout au long de sa vie militante, il nous a exhorté à continuer à lutter contre le capitalisme, dont l'essence, comme nous le voyons tous les jours, est la dictature de l'argent, sur l'autel duquel il sacrifie l'humanité, la nature et les enfants des capitalistes eux-mêmes. Pour cela, nous devons affronter les gouvernements qu'il utilise comme instruments.

Hugo Blanco a placé les mouvements indigènes au centre de la lutte anti-systémique. « Pour cela, ils doivent surmonter les préjugés de supériorité créés par les oppresseurs et promus par la société de consommation. » Plus vite la signification profondément anti-systémique des luttes indigènes sera comprise, plus elles seront soutenues par les non-indigènes.

En ce qui concerne la démocratie parlementaire et la participation de la soi-disant gauche, Hugo a toujours été très clair. En 1990, il m'a dit : « Il est certain que les riches ne nous permettront pas de gouverner, ils ordonneront aux officiers à leur service de faire un coup d'Etat contre le gouvernement légalement élu. »

Les élections ne sont pas le facteur principal de l'affrontement

Pour l'infatigable combattant, les élections ne sont pas le facteur principal de l'affrontement entre les riches et les pauvres. L'essentiel reste l'organisation, la lutte et la préparation de l'autodéfense des organisations de masse (ouvriers, paysans, quartiers, etc.). La force des riches, c'est leur argent. La force de ceux qui sont au bas de l'échelle, c'est que nous sommes plus nombreux. Pour que notre force soit efficace, il faut agir ensemble, il faut s'organiser.

Il considère qu'il est illusoire de croire en la pérennité des gouvernements issus du vote populaire. La menace d'un coup d'Etat est toujours présente, nous a-t-il dit. « Les forces armées sont le principal bastion sur lequel les oppresseurs s'appuient pour maintenir leur domination de classe. Elles ne peuvent servir de garantie au maintien d'un gouvernement des exploités contre les exploités. C'est une illusion excessivement naïve. »

Contre les positions réformistes

Depuis ses débuts dans l'organisation des syndicats paysans, il a maintenu une confrontation permanente avec les positions les plus réformistes. Dans la lutte paysanne à La Convención et à Lares, il y avait deux lignes. Une ligne réformiste menée par le Parti communiste à travers la Fédération des travailleurs de Cusco. Elle privilégiait les procédures légales par rapport à la mobilisation des masses. Ils n'ont pas ignoré la mobilisation, mais ils l'ont reléguée au second plan.

L'autre ligne était la ligne révolutionnaire, influencée par le Partido Obrero Revolucionario [POR - organisation trotskyste créée au milieu des années 1940] et plus tard par le Frente de Izquierda Revolucionario [FIR]. Cette ligne comprenait, entre autres, Hugo Blanco et Luis Zapata, qui rejoindra plus tard la guérilla de l'ELN [Ejército de Liberación Nacional créée en 1962].

Cette ligne donnait la priorité à la mobilisation de masse : cessation du travail, marches, rassemblements, grèves, préparation de l'autodéfense armée, etc. Elle n'exclut pas le « légalisme », mais lui accorde peu d'importance.

Pour Hugo, la réforme agraire n'est qu'une redistribution des terres, « car une véritable réforme agraire doit inclure l'enseignement agricole, la fourniture de semences et d'engrais, la planification de la production au service de la population, les crédits, la commercialisation, etc. » [4]

« Aujourd'hui, les principales luttes menées par le mouvement indigène et paysan en général ne sont pas seulement pour leur propre bénéfice, mais pour le bénéfice de l'humanité dans son ensemble. Il s'agit de la défense de l'environnement, à une époque où la survie de l'espèce est menacée par la détérioration accélérée de l'environnement. Les ruraux luttent pour la défense du sol, de l'eau, de la forêt, de la vie. Le succès de ces batailles et de celles des peuples opprimés du monde entier déterminera la défaite du système gouverné par les grandes entreprises transnationales qui conduit à l'extinction de l'espèce humaine. Ces entreprises ne cherchent qu'à gagner le plus d'argent possible en un minimum de temps, sans se soucier du sort des hommes et de la nature, sans se soucier du sort de l'humanité. La grande majorité des gouvernements ne sont que des serviteurs de ces entreprises, c'est pourquoi la lutte pour la vie est aussi une lutte politique contre les

gouvernements fantoches. » [5]

Conversations avec Arguedas

Il y a une partie de la trajectoire d'Hugo qui a personnellement attiré mon attention et qui continue à le faire. Au cours de plusieurs conversations, nous avons évoqué la correspondance qu'il a entretenue avec l'écrivain José María Arguedas [1911-1969, écrivain ethnologue péruvien, qui a insisté sur les « deux cultures » du Pérou, celle des Andes quechua et celle hispanique ; il s'est suicidé en 1969] alors que Hugo était emprisonné sur l'île d'El Frontón à Callao [condamné à 25 ans de prison en 1966 après avoir été arrêté en 1963 ; une campagne internationale a empêché son exécution et a abouti à sa libération en 1970 et à sa déportation au Mexique en 1971].

« Frère Hugo, mon cher, cœur de pierre et de colombe. » C'est ainsi qu'Arguedas commençait l'une des lettres qu'il envoyait à Hugo Blanco.

Hugo m'a dit que José María Arguedas lui avait demandé la permission de lui rendre visite dans la prison d'El Frontón. Dans une seconde lettre, Hugo dit à Arguedas qu'une visite éphémère à El Frontón ne serait pas satisfaisante pour la grande affection qu'il avait pour lui. Le 25 novembre 1969, Hugo Blanco écrit à Arguedas, quatre jours avant la balle qui a mis fin à sa vie. « Tu comprendras combien cette réponse me pèse. »

Dans l'une des lettres qu'il adresse à Arguedas, Hugo lui raconte comment, enfant, il a connu un leader paysan mutilé par six balles tirées par les hommes de main du propriétaire terrien. Hugo lui raconte les conversations qu'il a eues avec le leader paysan et la promesse d'engagement à vie qu'il lui a faite. Cette promesse a été l'un des moteurs de la vie d'Hugo.

Hugo et Arguedas ont parlé d'amour, de faim, de pauvreté, de rêves, de désirs, de mort, de « nous », de tristesse.

« Combien de temps et jusqu'où t'écrirai-je ? Tu ne pourras pas m'oublier, même si la mort m'attrape, écoute, homme péruvien, fort comme nos montagnes où la neige ne fond pas, que la prison renforce comme la pierre et comme la colombe. Voici que je t'écris, heureux, au milieu de la grande ombre de mes infirmités mortelles. La tristesse des mystiques, des égoïstes, ne nous atteint pas ; la forte tristesse du peuple, du monde, de ceux qui connaissent et sentent l'aube, nous atteint. Ainsi la mort et la tristesse ne sont ni mourir ni souffrir, n'est-ce pas, mon frère ? » [6]

Condamné à mort par deux organisations terroristes opposées - le service national péruvien de renseignement et Sentier lumineux - il a déclaré avoir pris les armes précisément pour lutter contre le terrorisme. « Les autorités l'ont accusé d'être un terroriste. Elles avaient raison. Il a semé la terreur parmi les propriétaires terriens et le peuple. » [7]

Hugo nous raconte comment le mouvement de saisie des terres a commencé. Les paysans décident de ne plus travailler gratuitement pour les propriétaires terriens. Les propriétaires terriens ont commencé à se promener armés et à tirer en l'air, menaçant de les tuer. Lorsque les paysans se sont plaints à la police, celle-ci a répondu que les propriétaires avaient le droit de les tuer comme des chiens. Le seul moyen qui restait aux paysans était l'autodéfense contre le terrorisme des propriétaires terriens. Le gouvernement a ordonné une attaque contre nous et nous avons dû nous défendre.

Un ministre lui a envoyé un cercueil en cadeau

Hugo Blanco a d'innombrables anecdotes. Beaucoup sont étonnantes, mais toutes sont vraies.

En 1980, il est député du Partido Revolucionario de los Trabajadores (PRT), la section péruvienne de la Quatrième Internationale. En 1983, un juge provincial propose d'ouvrir des négociations avec le Sentier lumineux. Face aux attaques contre ce juge, Blanco défend la position de négociation lors d'une session parlementaire. [Hugo Blanco, durant les années 1980-1985, était comme député membre de la Commission des droits humains de la Chambre des députés.]

« C'est précisément avec nos ennemis que nous devons parler. Par exemple, je n'aurais aucun problème à parler avec des assassins comme Hitler, Pinochet ou le général Noel, a déclaré Blanco, faisant référence à l'officier militaire imposé par le gouvernement comme chef politique de la région d'Ayacucho [un des bases de Sentier lumineux]. « Qu'il retire cette offense, il a dit que le général Noel est un assassin », a rugi un député de droite. « Oui, c'est vrai, il a raison, lui a répondu Hugo Blanco. Je retire le terme d'assassin, le général Noel n'est pas un assassin, c'est un génocidaire. »

Hugo a été suspendu pendant quatre mois. Le lendemain, il a commencé à vendre du café moulu près du Congrès. Un journaliste s'est approché de lui et lui a dit : « Ecoute, tu n'as pas honte de vendre du café moulu dans la rue ? et Hugo a répondu : « Ecoute, à quelques rues d'ici, les autres parlementaires vendent le pays, demande-leur si cela ne leur fait pas honte. »

« Il a dormi à la belle étoile et dans des cellules occupées par des rats. Il a fait quatorze grèves de la faim. Lors de l'une d'entre elles, alors qu'il n'en pouvait plus, le ministre de l'Intérieur a fait un geste d'amour et lui a envoyé, en cadeau, un cercueil. » [8]

« Et quand une perceuse lui a ouvert le crâne parce qu'une veine avait éclaté, Hugo s'est réveillé en paniquant, pensant que les chirurgiens avaient changé d'avis. Mais non. Il était toujours, le crâne recousu, le même Hugo. » [9]

Sur les gouvernements progressistes

Pour Hugo, les gouvernements progressistes ont des attitudes de rébellion contre les intérêts du grand capital, mais ils ne rompent pas avec le système antidémocratique et capitulent devant les transnationales, qui utilisent le boycott économique pour reprendre le pouvoir total.

Mais il avait aussi un message pour les partis communistes : « L'unité est possible sur la base d'une véritable indépendance de classe, sans compromis ni accords avec les forces bourgeoises, c'est sur ces bases qu'il faut faire pression sur le PC pour qu'il rompe avec sa stratégie erronée de recherche d'alliés dans les partis bourgeois et dans les généraux soi-disant de gauche. » [10]

Dans toutes les conversations que j'ai eues avec Hugo, il a toujours abordé le thème zapatiste. Il insistait sur l'horizontalité et l'internationalisme. Mais aussi la formation continue, l'entraide, l'accompagnement.

Pour Hugo, il serait sain de revenir à notre morale originelle, ce qui ne veut pas dire revenir à la vie primitive : solidarité humaine profonde, liens intimes avec la nature, vivre sans les pressions de la société de consommation, penser à nos descendants.

Grand défenseur de la feuille de coca, « pour nous c'est la feuille sacrée », a-t-il déclaré. La feuille de coca est présente lors du baptême indigène, accompagne l'Indien lors de son mariage et est

toujours présente lors de son enterrement, de l'ouverture d'une maison ou d'une transaction importante. Lorsque deux marcheurs se rencontrent sur la route, l'un invite l'autre à boire de la coca et ils s'assoient pour parler comme de vieux amis.

Pour Eduardo Galeano, « Hugo Blanco a parcouru son pays de long en large, des sierras enneigées à la côte sèche [frontière maritime entre le Pérou et le Chili], en passant par la jungle humide où les indigènes sont chassés comme des bêtes sauvages. Et partout où il est passé, il a aidé ceux qui étaient tombés à se relever et ceux qui se taisaient à parler. »

Pepe Mejía



Ernest Mandel et Hugo Blanco



Hugo Blanco, qui a commencé son activité politique par des grèves scolaires contre la dictature au Pérou dans les années 1940, a rencontré l'étudiante militante gréviste Greta Thunberg à Stockholm en 2019. Après leur discussion, elle a posté cette photo sur Facebook.

Notes

[1] "Salvemos a la humanidad. Retomemos las raíces indígenas", Hugo Blanco. Página 18. Ediciones Lucha Indígena. Mayo 2009.

[2] Ídem.

[3] "Salvemos la humanidad. Retomemos las raíces indígenas", Hugo Blanco. Página 19. Ediciones Lucha Indígena. Mayo 2009.

[4] "La verdadera historia de la reforma agraria", Hugo Blanco, Página 5. Ediciones Lucha Indígena. Abril 2009.

[5] Ídem.

[6] Carta de José María Arguedas a Hugo Blanco.

[7] Comentario de Eduardo Galeano. "Nosotros los indios. Hugo Blanco", Página 17. Ediciones La Minga. Herramienta.

[8] Comentario de Eduardo Galeano, "Nosotros los indios. Hugo Blanco", Página 17. Ediciones La Minga. Herramienta.

[9] Ídem.

[10] Trabajadores al poder. Hugo Blanco. Página 65. Eris Editorial S.A.

P.-S.

- Article publié sur le site *Viento Sur*, le 28 juin 2023 ; traduction rédaction A l'Encontre le 29 juin 2023 :
<http://alencontre.org/ameriques/amelat/hugo-blanco-1934-2023-partout-ou-il-est-passe-il-a-aide-ceux-qui-etaient-tombes-a-se-relever-et-ceux-qui-se-taisaient-a-parler.html>